

MARGUERITE GONON ET L'HISTOIRE DU MOYEN AGE

En 1966, Edouard Perroy, professeur à la Sorbonne, me conseilla d'entrer en contact avec Marguerite Gonon qui connaissait mieux que personne les testaments des XIV^e et XV^e siècles. Ces textes, dit-il, apporteraient à la thèse de doctorat que je préparais sur les campagnes de la région lyonnaise les renseignements d'ordre social que ne pouvaient fournir les autres documents. Marguerite Gonon m'accueillit comme elle accueillit toujours les chercheurs débutants : simplement et cordialement.

C'est ainsi que commença une amitié qui devait durer trente ans.

De Poncins, où Marguerite vivait, à Lyon, où mon mari et moi fîmes carrière dans l'enseignement, la distance est faible, et nos rencontres furent fréquentes. Marguerite vint aussi nous voir en Haute-Loire où nous passions l'été dans une paisible "campagne à vaches". Nos voisins paysans, éblouis par sa connaissance des choses de la terre, ravis de l'entendre parler patois et imiter l'accent des uns et des autres, furent navrés lorsque la maladie lui interdit les déplacements.

De tous les centres d'intérêt que nous partagions, il faut bien sûr mettre au premier rang l'histoire du Moyen Age, que Marguerite continuait à bâtir, comme tous les chercheurs. En effet, le passé n'est pas décrit une fois pour toutes dans les livres. L'histoire est sans arrêt en train de se faire grâce aux documents que l'on découvre, grâce aux questions que se posent les chercheurs, grâce à la manière dont chacun d'eux interprète puis raconte ou écrit. La part de Marguerite Gonon à cette oeuvre toujours en chantier fut très originale. C'est ce que je voudrais évoquer en quelques lignes.

En premier lieu, elle accomplit un énorme travail de dépouillement des textes et s'est toujours efforcée de mettre ces textes à la disposition de tous les intéressés, étudiants débutants aussi bien que savants chevronnés.

En second lieu, elle tira elle-même des documents une image de l'époque médiévale qu'elle livra en de multiples articles, ouvrages, conférences et causeries. Ses origines et son genre de vie la rendaient des plus aptes à le comprendre l'image d'un monde essentiellement rural et qui à ses yeux n'a guère changé jusqu'au milieu du XIX^e siècle. C'est aussi un monde pacifique et sans heurts, ce qu'expliquent à la fois son tempérament optimiste et la nature des documents qu'elle a patiemment déchiffrés au fil des ans.

* *
*

Marguerite Gonon n'avait qu'une vingtaine d'années lorsqu'elle commença, suivant l'exemple du comte de Neufbourg, à déchiffrer et transcrire "les vieux grimoires". Depuis lors, elle ne cessa jamais d'inventorier, classer, compiler les textes en langue vulgaire comme en latin, ceux des archives publiques comme ceux des archives privées de la Loire et du Rhône.

Elle fit ses premières armes avec le groupe qui avait décidé de publier tous les documents écrits concernant le Forez antérieurs au XIV^e siècle. Entreprise ambitieuse, dont la réalisation s'étala sur près d'un demi-siècle, mais qui fut menée à bien malgré le coût de l'opération, malgré la guerre, malgré tout...

Les 24 volumes des *Chartes du Forez* ont fait connaître jusqu'aux U.S.A., jusqu'au Japon les noms des pionniers : le comte de Neufbourg, Georges Guichard, le mécène, Edouard Perroy, Jean Dufour, l'abbé Merle, Etienne Fournial et, bien sûr, Marguerite Gonon... Pionniers certes, car à l'heure actuelle, bien peu de provinces de la communauté européenne peuvent se vanter d'avoir édité leurs plus anciens textes, tandis que les *Chartes du Forez* figurent dans toutes les bibliothèques scientifiques dignes de ce nom.

En participant à ce long et méthodique labeur, Marguerite Gonon acquit les connaissances techniques nécessaires. Elle prit aussi l'habitude et le goût du travail en équipe. Pendant des années, elle oeuvra au sein de l'Institut de Linguistique Romane fondé par Monseigneur P. Gardette et collabora en particulier à l'Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais¹. Elle avait déjà plusieurs cordes à son arc.

L'exploitation des testaments des XIV^e et XV^e siècles, assez nombreux pour mobiliser toute une équipe, fut en revanche son oeuvre personnelle. Mis à part les tout premiers registres des testaments foréziens, elle assumait seule le dépouillement de l'immense corpus. Les Archives de la Loire conservent en effet 6 500 textes et les Archives du Rhône un peu plus de 4 000. Or un lecteur exercé doit consacrer en moyenne une bonne heure à chaque testament. L'écriture est plus ou moins déchiffrable, certaines pages sont détériorées, le notaire qui "enregistrait" (c'est-à-dire copiait le texte original dans le gros registre) était parfois distrait, enfin les noms de lieux sont parfois difficiles à identifier...

Marguerite Gonon, patiemment, vint à bout de sa tâche et remplit plusieurs dizaines de cahiers d'écoliers de son écriture fine et régulière. Elle ne copiait pas le texte entier, ce que les formules répétitives rendaient superflu, mais notait soigneusement toutes les données. Il ne manque pas un legs, fut-il d'une obole, pas un des objets composant la dot de la femme survivante, fut-ce un tabouret de bois, pas un don à quelque institution charitable, fut-ce une lampe d'huile. Marguerite a de plus relevé intégralement les passages en langue vulgaire qui l'intéressaient particulièrement, et toute clause présentant quelque originalité.

Bref, ces cahiers contiennent une mine de renseignements sur la vie quotidienne, les relations sociales, les pratiques de piété, etc. Avant d'en dire ce que Marguerite Gonon elle-même en a tiré, il faut préciser que ces précieux cahiers, qui remplissaient un gros carton et pesaient lourd, ont beaucoup circulé. Tous ceux qui préparaient une thèse, un mémoire, une conférence, voire une fête, sur quelque coin du Forez médiéval les ont demandés et les ont reçus. Marguerite Gonon n'a jamais eu l'idée de mettre son savoir sous le boisseau, ni de garder pour elle le produit de son labeur. J'ai moi-même emprunté les *cahiers des testaments foréziens* à quatre reprises, et finalement lassée de les transporter, je les ai fait photocopier avec l'autorisation de leur propriétaire. Les étudiants de Lyon purent dès lors travailler eux aussi sur ces documents. Il en fut de même des cahiers tirés des testaments du Lyonnais.

Combien de chercheurs, professionnels ou occasionnels, ont puisé dans les cahiers de Marguerite Gonon et gagné ainsi un temps considérable... Combien qui ne savaient le latin ni la paléographie ont pu comprendre ce qu'était un testament au Moyen Age... Supposons un instant que tous ceux qu'a aidés Marguerite Gonon forment une association : nous serions étonnés de nous trouver si nombreux... Car sa générosité ne se limitait pas aux testaments.

Marguerite Gonon aurait sans doute souhaité faire imprimer les testaments, comme avaient été imprimées les *Chartes*, mais c'était évidemment impossible. Deux registres de testaments foréziens purent être publiés, dont l'un sous forme abrégée. Mais la communauté scientifique dispose des ouvrages et articles qu'elle en a tirés et qui donnent d'utiles repères : table des testaments foréziens, glossaires, classement géographique... Veut-on savoir, par exemple, combien tel village de la Loire ou de l'Ain a

¹ Gardette (Mgr Pierre) en collaboration avec Durdilly (P.), Escoffier (S.), Girodet (H.), Gonon (M.), Vurpas-Gaillard (A.-M.) : *Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais*, Lyon, Publications de l'Institut de Linguistique Romane des Facultés Catholiques de Lyon, 5 volumes, 1950-1956. Réédition, Paris, C.N.R.S., 1967-1984.

laissé de testaments du Moyen Age dans la série 4G des Archives du Rhône², Marguerite Gonon les a comptés et nous le dit. En effet, il ne suffisait pas de lire 10 500 testaments et d'en faire le résumé par écrit, il fallait aussi "mettre en fiches" les données et faire des comptages. Sur 3 228 testaments dépouillés avant 1961, écrit Marguerite Gonon, 103 seulement mentionnent une chambre (camera), 18 la galerie (estra), 14 le grenier (granerium), etc³. Tout cela constitue une sorte d'"annuaire statistique" où l'on peut trouver aussi bien le nom des outils du charpentier que la liste des seigneuries foréziennes ayant leurs propres mesures à grains.

* *
*

Mais ce serait faire injure à sa mémoire que de réduire l'apport de Marguerite Gonon à l'histoire du Moyen Age à ces pages de classement, répertoires, tables et inventaires. Ses travaux ont apporté, dès le début des années 60, quelque chose de tout à fait neuf.

Les médiévistes savent en effet depuis longtemps que la société médiévale était une société rurale. Les régions les plus urbanisées d'Europe, Flandre et Italie du Nord, n'avaient alors guère plus de 15 % de leur population en ville. En Forez, Montbrison dépassait à peine 5 000 habitants. L'Europe entière était peuplée avant tout de paysans, dont le travail nourrissait tant bien que mal tout le monde.

Mais comment connaître ces paysans ? On ne les rencontrait que dans les archives seigneuriales où ils apparaissent en tant que tenanciers, contribuables et justiciables, et dans les textes littéraires où leur caricature sert de repoussoir aux héros preux et courtois. L'archéologie médiévale, alors à ses débuts, était d'un faible secours. Quant aux testaments, on connaissait alors ceux d'une élite : nobles, membres du clergé, bourgeois des grandes villes. Qu'il existât, par centaines et milliers, des testaments d'humbles gens, paysans et artisans des campagnes foréziennes et lyonnaises, étonna beaucoup. Marguerite Gonon et moi, qui commençais aussi d'utiliser cette mine de textes, rencontrâmes de prime abord un scepticisme poli, surtout chez les collègues parisiens...

Ces testaments font entendre la voix des humbles, dont c'est la plupart du temps l'unique trace écrite. Ils montrent quelles dispositions les paysans prenaient pour assurer le salut de leur âme, comment ils réglaient leur succession, quels meubles il y avait dans leur salle et quels bestiaux dans l'étable, ce qu'ils mangeaient et buvaient, quels saints étaient les plus populaires auprès d'eux, quelles dots ils donnaient à leurs filles, quelle pension viagère recevait la veuve, etc. La vie quotidienne au village sortait de la pénombre.

Marguerite Gonon était mieux placée que quiconque pour comprendre les campagnes du Forez médiéval. Non seulement elle vivait à Poncins, mais elle était pleinement intégrée dans la société locale, aussi à l'aise dans les salons des châteaux que dans les cuisines enfumées où elle faisait parler des paysannes de tous âges de leur enfance, de leur travail. Elle savait traire les vaches, elle faisait les piqûres, elle savait raconter des contes en patois et faire les fromages... Formée à la linguistique, elle reconnaissait dans un texte les mots et expressions en langue vulgaire que le scribe, six siècles plus tôt, avait notés tels quels, faute de les savoir traduire en latin. Bref, ce qu'elle trouvait dans les textes du Moyen Age lui semblait familier, et elle voyait dans le monde rural qui l'entourait le prolongement de celui qu'elle rencontrait dans les textes. Impression partagée par de moins savants qu'elle, d'autant que les campagnes du Forez n'ont connu la révolution agricole qu'après la Seconde Guerre mondiale. Lors d'une conférence donnée dans un village, comme il lui arrivait souvent d'en faire, un vieil homme lui demanda, tout étonné : "mais au temps de mes grands-parents, ce n'était donc pas le Moyen Age ?"

² Gonon (Marguerite) : *La vie quotidienne en Lyonnais d'après les testaments, XIV^e-XVI^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1969.

³ Gonon (Marguerite) : *La vie familiale en Forez au XIV^e siècle et son vocabulaire d'après les testaments*, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

L'aisance avec laquelle Marguerite Gonon parlait des campagnes du passé comme du présent m'impressionnait. Le jour où Marguerite me dit, après avoir lu un de mes premiers articles : "on voit que vous connaissez bien les paysans", je fus aussi fier de ce compliment venant d'elle que de mes titres universitaires...

Lorsqu'on entend quelqu'un s'écrier : "C'est comme au Moyen Age", on sait qu'il s'agit rarement d'une louange. Malgré les efforts des médiévistes leur époque favorite conserve une image peu flatteuse, et le grand public l'associe à violence, injustice, obscurantisme, famines, persécutions, etc. Telle n'était pas l'histoire du Moyen Age racontée par Marguerite Gonon. C'était au contraire celle d'un monde pacifique et sans heurts, un monde rural dont les structures sociales étaient si judicieusement établies qu'elles résistaient à l'usure du temps, un monde où la mort était acceptée sans révolte parce qu'elle fait partie de la vie et qu'elle n'est pas une fin.

Vision du passé qui paraît due à la fois au caractère de Marguerite Gonon et au type de documents dont le Forez est particulièrement riche.

* *
*

Ceux qui ont rencontré Marguerite Gonon au cours des dernières années de sa vie n'oublieront jamais son personnage : un corps déformé à qui la douleur ne laissait pas un instant de répit, mais un esprit toujours vif, une langue toujours alerte, voire acérée. Marguerite était de ceux qui ne se plaignent jamais et qui, s'ils sont obligés de parler de leurs mésaventures, savent le faire avec humour. Elle semblait appliquer la même façon de faire à l'histoire.

Marguerite Gonon connaissait comme tous les historiens le côté sombre de l'histoire humaine. On ne manque pas en effet d'études bien documentées sur la terrible mortalité infantile des sociétés anciennes, sur les épidémies et leurs ravages, sur les bûchers de sorcières et d'hérétiques, sur l'injustice et la brutalité des sergents chargés de tirer argent de populations mal nourries, etc. Mais Marguerite Gonon préférait parler d'autre chose, persuadée que le bien finit toujours par l'emporter sur le mal, et pensant qu'il ne faut pas essayer d'attirer le public vers l'histoire en lui racontant des calamités. La télévision, disait-elle, y suffit bien. On trouverait difficilement dans la longue liste de ses articles des titres évoquant "la famine, la peste et la guerre", le trio redouté depuis des millénaires et dont se font l'écho, avec maint détail terrible, les chroniqueurs du Moyen Age.

Marguerite Gonon trouvait aisément dans les archives du Forez de quoi fortifier et illustrer sa vision optimiste. Les relations entre seigneurs et paysans, par exemple, sont connues surtout par des contrats, des baux, des terriers. Un terrier est le catalogue des maisons et des parcelles que les paysans tiennent d'un seigneur moyennant des redevances en argent et en nature. Le seigneur se charge d'entretenir le four et le moulin, installations très coûteuses, le pressoir s'il y a des vignes, et de faire régner l'ordre et la paix d'une poigne énergique. Les conflits, les violences éventuelles, ne peuvent figurer dans ces catalogues que le seigneur, au reste, ne fait refaire qu'à de longs intervalles, trente ans en moyenne, parce que cela coûte cher. Le système seigneurial apparaît dans ces documents comme un état miniature dont la bonne marche repose sur un échange de services⁴ et c'est vrai. Mais la meilleure des machines se dérègle parfois et tombe en panne surtout lorsque la machine est humaine...

Impressionnés par les calamités du XX^e siècle, les historiens contemporains ont beaucoup étudié les fléaux du passé, guerres, maladies, etc. et l'aboutissement inéluctable, la mort. La mort et les croyances qui s'y rattachent, les rites religieux et sociaux qui l'entourent, les nécropoles, les revenants...

⁴ Gonon (Marguerite) : *Le système seigneurial*, in *Le passé forézien*, préface de François Tomas, Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1996.

10 500 testaments font aussi rencontrer 10 500 fois la mort d'un individu. Chaque testament est une sorte de système d'assurance par lequel une personne essaie d'aménager au mieux le sort de son âme dans l'autre monde et le sort de sa famille et de ses biens dans celui-ci.

Mais contrairement à ce que font tant d'autres documents, les testaments n'évoquent pas une mort dramatique. Les formules notariales sont sobres : "sachant que rien n'est plus sûr que la mort et rien plus incertain que l'heure de la mort..." Les testaments les plus anciens donnent des précisions sur la manière dont ils furent faits. Le testateur s'exprime devant des témoins qui, après le décès, sont convoqués par l'autorité judiciaire et déposent devant notaire ce qu'ils ont gravé dans leur mémoire (instrument alors fort exercé). Ils disent en quel lieu, à quel moment de la journée, devant qui le testateur parla. Ils disent que tel témoin est intervenu pour conseiller au testateur de léguer quelque chose à l'église, tel autre pour rappeler de désigner un tuteur pour l'enfant mineur... Parfois les témoins se chamaillent. Mais il n'est jamais rapporté de scène déchirante inspirée par l'approche de la mort. Marguerite Gonon a narré avec talent ce rituel testamentaire où une personne, entourée de ses parents, voisins et amis, se plie aux usages ancestraux et accepte la mort qui vient sans s'insurger⁵. Les années où celle-ci frappe à coups redoublés ne diffèrent point des autres. On sait que la peste noire, arrivée d'Orient en 1347, supprima en dix-huit mois le tiers des habitants de l'Europe occidentale (proportion que deux guerres mondiales n'ont pas réussi à atteindre à notre époque). Or les testaments de l'année 1348 sont aussi sobres que les autres. Il faut les compter pour s'apercevoir que les services de l'archevêque de Lyon enregistrèrent cette année-là 376 testaments⁶ au lieu de la vingtaine habituelle. Sans les récits des chroniqueurs, on aurait du mal à imaginer les scènes effroyables accompagnant ces pandémies où les vivants ne suffisaient pas à ensevelir les morts.

Marguerite Gonon n'ignorait rien de tout cela. Mais elle préférait montrer ce qui, chez les testateurs du Moyen Age, s'accordait avec sa propre manière de faire face à la mort. Une mort ni hâtée, ni redoutée, mais préparée et acceptée. C'est le message qu'entendent tous ceux qui ont encore en l'oreille le son de sa voix.

Marie-Thérèse LORCIN

Professeur émérite à l'Université de Lyon II

⁵ *L'intervention des témoins dans les testaments nuncupatifs en Forez*, Journées internationales d'Histoire du Droit, Toulouse 1970, Revue d'Histoire du Droit, 1970, année 48, n° 4, p. 682-693 et Bulletin de la Diana, 1970, t. XLI, n° 7, p. 241-252.

⁶ Lorcin (Marie-Thérèse) : *Vivre et mourir en Lyonnais à la fin du Moyen Age*, Lyon, C.N.R.S., 1981.